

Lens: «Le seul endroit où je me sens libre, c'est quand je viens en cours»

Chaque jeudi, ils sont venus au collège apprendre l'histoire de France, ses lois, sa culture et aussi sa langue. Ils sont déjà parents et viennent de divers pays. Une quinzaine d'entre eux viennent de décrocher un diplôme attestant de leur niveau. Un pas supplémentaire vers l'intégration.

Agnès Mercier | Publié le 30/06/2021



Azzedine et son épouse, fiers de leurs diplômes. Ils savent que la maîtrise de la langue est importante pour s'intégrer.

Azzedine, 43 ans, monte avec fierté sur la scène de la salle de réception du collège Jean-Zay. Sous les yeux de sa femme et de son bébé de 4 mois, il reçoit son diplôme niveau B1. Ce Marocain explique : « *Je suis venu en France il y a deux ans pour des raisons économiques, avec mon épouse et mon fils qui a, aujourd'hui, 7 ans. Avec ce diplôme, je vais pouvoir mieux m'intégrer et communiquer partout dans les magasins, avec l'administration ou lors des réunions de parents d'élèves.* » Rachida, elle aussi, a suivi les cours mais avec son bébé, elle n'a pas pu plus s'investir, mais elle espère pouvoir le faire un jour. « *Déjà venir chaque jeudi, ça m'aide à être moins timide.* »

Les trois enseignants qui accompagnent ces élèves allophones chaque jeudi saluent leur parcours. « *Azzedine a obtenu la meilleure note du groupe avec 79 sur 100. Et pourtant, un jour, il m'a confié qu'il se sentait toujours comme un délinquant quand il se promène car il n'a pas ses papiers,* raconte Grégory Hober. *Il m'a dit : "J'ai peur de me faire arrêter tout le temps. Le seul endroit où je me sens libre, c'est quand je viens en cours." C'est quand même fou.* »

La route est encore longue

Nadège Riocreux, professeur de français, et Karine Verdier, professeur d'éducation musicale, regardent ces parents avec la même admiration. Toute l'année, elles ont œuvré à leur donner les mots pour s'exprimer, mais aussi pour chanter la France ou en apprécier la culture. « *Il faut beaucoup de courage quand on est adulte, qu'on mène une vie de parents, pour retourner sur les bancs de l'école, surtout quand on sait tout ce que vous traversez.* » Des épreuves qu'ils ont partagées en dessins et en textes dans un livre intitulé *Entre 2 langues*. « *Grâce à vous, notre horizon s'élargit, confient les deux enseignantes, vous nous apportez également beaucoup.* »



Béhare a trouvé la sécurité en France. Elle espère décrocher ses papiers pour pouvoir travailler dans son pays d'adoption. Mieux parler le français devrait l'y aider.

Béhare, Albanaise de 36 ans, est maman de deux adolescents de 14 et 16 ans. Ici, avec son mari, elle a trouvé un pays où elle se sent en sécurité. Pour autant tant que la famille n'a pas de papier, son époux doit se contenter de faire du bénévolat à l'épicerie solidaire et elle ne peut pas travailler. Malgré les diplômes, pour tous, la route s'annonce encore longue et la fin d'année n'est pas synonyme de fin de parcours.

Digne et bouleversant, le témoignage de Reine

Reine, une Ivoirienne de 35 ans, vit en France depuis deux ans mais a toujours une partie de son cœur en Côte d'Ivoire. Pudiquement, la jeune femme se raconte.

Quand elle est arrivée, elle était enceinte d'un mois et son fils, Prince, qui l'accompagne aujourd'hui partout, a vu le jour en 2019. Elle prend une grande respiration, ses yeux se perdent. De façon décousue, elle poursuit : « *Ça ne me quitte jamais. Quand je me réveille, je me demande toujours si c'est vrai...* » Une fois sa confiance gagnée, le regard triste, elle parle de ses deux grands, Laura, 11 ans, et Luc, 14 ans. Sans les nommer, elle parle des hommes qui, un jour, ont investi son village et ont tout détruit. « *Ils m'ont tout pris. Je n'avais plus de maison. J'étais en danger, j'ai dû partir...* » La jeune femme s'enfuit sans pouvoir emmener

ses enfants. Un déchirement. Une plaie béante dont elle parle tout en caressant la main du petit dernier. « *Ils sont chez des proches. Je leur parle au téléphone.* »

Incapable d'en dire plus, elle parle du dessin qu'elle a réalisé lors d'un atelier. Des enfants jouent avec leurs parents. À l'écart, deux enfants les regardent avec envie. Leur maman n'est pas là. Le manque oui.

Des enfants à la fois d'ici et d'ailleurs



Au sein de l'unité pédagogique pour élèves allophones arrivants au collège Jean-Zay et au lycée Béhal, dix jeunes, âgés de 12 à 18 ans, ont participé à un atelier qui mêlait écriture, illustration et théâtre. Les témoignages des adultes y ont été associés. Mais sur scène, ce sont les plus jeunes qui s'expriment.

On y entend la tristesse et la joie. Tristesse de quitter ses amis et les lieux de naissance. Joie de prendre le bateau et de démarrer une nouvelle vie. Les histoires se ressemblent, mais ne sont jamais tout à fait les mêmes. Camila confie avoir laissé son « *cahier de dessins en Colombie* ». Mais pleine d'espoir, elle ajoute : « *ici, j'ai trouvé un nouveau cahier de dessins où je dessine pratiquement toujours* ». Muhamad, le Tchétchène, a « *laissé son vélo et j'ai trouvé en France une trottinette.* »

Il y a ses mots qui font sourire, en révélant la capacité d'adaptation de chacun comme quand Hakim avoue : « *En Algérie, j'ai laissé mon vélo et des photos. J'ai trouvé une PS4 en France.* » Des paroles qui résonnent dans tous les foyers : « *J'aime manger, danser, courir, chanter, jouer au foot. Je n'aime pas me lever le matin.* » Au final, sur la scène, c'est flagrant, ces enfants, en jeans-baskets, le téléphone tenu comme le prolongement d'eux-mêmes, sont d'ailleurs, mais tellement d'ici aussi aujourd'hui.